

On peut sans doute dans l'histoire des relations de l'Homme avec les autres êtres vivants, végétaux ou animaux, proposer, au moins comme base de discussion, l'existence de trois grandes périodes.

La première fut une longue phase d'exploration, de cueillette plus ou moins discriminante, d'essais culturels, qui vit son apogée avec la révolution néolithique. Une sélection largement empirique, et souvent inconsciente, n'en créa pas moins une distance entre plantes et animaux "domestiques" et leurs ancêtres et, encore souvent, cousins sauvages.

La deuxième période qui s'étala à son tour sur des millénaires fut dominée par une sélection consciente, bien entendu accompagnée dans chaque cas de sélections inconscientes, et marquée en tout état de cause par des interactions fortes entre protagonistes. Son apogée commença à la fin du siècle dernier, c'est-à-dire à un moment où la prise de conscience des phénomènes héréditaires et de leur support matériel allait conduire à ce que l'on peut qualifier de révolution génétique. On peut d'ailleurs noter au passage que de nombreux résultats

génétiques d'importance ont été, au début, obtenus sur des organismes cultivés ou élevés dans un contexte agricole : pois, tabacs, maïs, pétunias, tomates, lapins, caillies, etc. Mais en même temps les plantes cultivées et les animaux domestiques prenaient leur autonomie en s'éloignant de plus en plus de leurs parents sauvages, et, en acquérant une identité locale ou régionale, se diversifiaient en races ou populations nettement distinctes.

La troisième période débute à peine : à l'inverse des phases précédentes où la pratique précédait largement la théorie, ce sont maintenant les connaissances scientifiques acquises au niveau cellulaire et moléculaire qui sont à l'origine de tentatives diverses d'interventions et par suite de modifications des plantes cultivées et, plus difficilement ailleurs, des animaux domestiques.

Étant donné l'énorme importance économique et sociale prise par ces organismes devenus auxiliaires de l'Homme, bases de son alimentation, et matière première d'industries diverses, on ne peut que s'étonner du peu d'études concernant leur histoire, les mécanismes qui ont présidé à leur évolution, l'ensemble des facteurs qui

ont servi de contexte, de cadre, si ce n'est de déterminants complémentaires.

Les progrès récents les plus importants concernent, un peu paradoxalement, la première période, la plus lointaine. Grâce à l'imagination des chercheurs engagés sur ce sujet (et en particulier celle des archéologues et des ethnologues), grâce à des progrès techniques décisifs (en particulier de datation, d'exploitation des objets et des données), on sait mieux aujourd'hui ce qui s'est passé aux origines.

Par contre la deuxième période, qui est pourtant celle sur laquelle nous vivons actuellement, a fait l'objet de peu de recherches proprement scientifiques et reste donc très mal connue. Il existe évidemment de nombreuses publications et quantité de documents d'archives, mais les premières appartiennent pour l'essentiel à la littérature grise (ou à très faible diffusion) et sont difficiles d'accès ; les secondes, très dispersées, n'ont pratiquement pas été explorées, faute de main-d'œuvre. Et surtout pour développer ces recherches, on manque, semble-t-il, d'idées directrices et de méthodes. L'intérêt des réflexions proposées par Bertrand Vissac est précisément

d'apporter un commencement de réponses et d'établir quelques pistes de recherches dans ce domaine, en un mot de contribuer à ouvrir un sujet.

Le glissement d'une définition locale des races à une définition régionale, puis à un statut pratiquement international est particulièrement intéressant à suivre. L'estimation du poids des contraintes socio-économiques par rapport à celui des contraintes écologiques, le passage d'un milieu écologique à un milieu d'élevage et à un environnement humain, la construction d'un troupeau finalisé à partir du matériel génétique disponible, sont autant de thèmes à poursuivre et à approfondir. En outre, on peut débattre de ces questions en référence à l'évolution des systèmes agraires, mais on pourrait le faire aussi en fonction des espèces ; ce que l'auteur de l'article nous invite à voir chez les bovins est-il généralisable aux autres espèces animales et végétales ?

Plusieurs champs semblent devoir s'ouvrir à la discussion. D'abord celui des interactions permanentes entre l'évolution des races et celle des systèmes agraires. Ensuite celui de la comparaison race-population : « une race ani-

male avec son cortège de pratiques d'élevage » est-elle assimilable à une population avec son cortège de contraintes écologiques ? Et puis encore, la crise actuelle (à la fin de ce que j'ai appelé la deuxième période) est-elle un bon révélateur des relations historiques de l'élevage à la société ?

Enfin, ne faudrait-il pas profiter de l'occasion qu'offre cet article pour aborder une question de fond ? On a un peu trop l'habitude de considérer la pluridisciplinarité comme une forme d'approche que nous aurions choisie dans l'organisation de nos recherches et dont on pourrait se passer ; c'est certainement vrai dans certains cas. Mais dans d'autres, la pluridisciplinarité est essentielle : c'est le sujet qui est pluridisciplinaire, avant même la manière de le traiter. Un objectif de sélection, par exemple, est fondamentalement pluridisciplinaire. Comment parler de qualité de lait sans penser simultanément au fromage qui en sortira, si ce n'est aux filières commerciales qui s'en suivront et aux habitudes alimentaires qui l'accompagneront. Même si la traduction technique finale (et froide) de toutes ces considérations doit s'exprimer par une simple teneur en sucres ou en protéines, le faisceau de détermi-

nants qui conduit à la décision ne peut être ignoré.

Si les articles scientifiques sont si rares quant à l'évolution récente de nos animaux domestiques et de nos plantes cultivées, ce n'est pas seulement en raison de la complexité du sujet, de la fragilité de certaines de nos hypothèses, et peut-être des risques d'une réflexion à implications sociales et politiques, c'est aussi par paresse intellectuelle : des relations simplistes, souvent économistes, ont servi à masquer une situation d'une richesse exceptionnelle. Dans les relations de l'Homme à ses animaux domestiques et à ses plantes cultivées, il faut partir à la chasse aux preuves et aux documents, et ne pas se contenter d'une logique probable et d'un itinéraire vraisemblable. Si l'on veut écrire une histoire, il nous faut des faits. Cela devrait tenter de jeunes chercheurs.

J.-M. Legay